

Michel Vachey  
THANATOS ENERGUMENE

“Il a vécu en improvisant, il a jeté à tous les colibris du chemin son esprit, sa causerie, et cette science qu’il dissimulait avec tant de soin qu’elle ne peut être devinée que par ses familiers .”(Jules Janin, de Charles Nodier)

Chaque matin de ma vie, d’avril 1969 à juillet 1980, il y eut une lettre de Michel Vachey dans ma boîte...Écrire de lui désormais reviendrait non pas à répondre à une lettre qu’il ne m’a pas envoyée, mais tenter en une seule lettre de répondre à une correspondance. Tel s’ouvre le piège logique du Tractatus<sup>1</sup>... dont je ne retiens que la première proposition (« Le monde est tout ce qui arrive ») menant à la dernière (« Ce dont on ne peut parler, il faut le taire ») : et ne pouvant parler de ce qui m’est arrivé, c’est le monde qu’il faut taire.

Il n’avait pas peur de son nom, Michel Vachey. Il ne lui serait pas venu à l’idée de prendre quelque surnom latin flatteur, il envoyait plutôt des vignettes de vache-qui-rit . Sa création du personnage de Mike Vaughan, ou d’un Merlin Vachez, écrivain mexicain homonyme repris par Jean-François Lyotard en préface de *Toi*<sup>2</sup>, ou la proximité sur plusieurs plans d’un Jacques Vaché - certaine confusion même avec le Nantais qu’il devait mener plus loin que prévu, il s’en rit tout autant, signant « ta Vaca »; il eût souhaité son nom pour pseudonyme : « J’AI TOUJOURS TOUT SIGNÉ. MAIS VACHER ?!? MEME AVEC UN I GREC CA NE PASSE PAS LES LIMELIGHTS (bien qu’il y eût André Claveau) ... » (billet sans date, 1977). Il eut aussi trois mille noms, un par lettre, selon les avatars de l’hypocoristique, autant de sosies pour qui répétait « Je ne m’intéresse plus »<sup>3</sup>:

«... PARCE QUE Vaguant Vaca Pig Nothing Vacaresco C’EST PLUS DES...PARO-NYMES QUE DES PSEUDO-NYMES (mes pulsions partielles) à moins de donner à PSEUDO-NYMES un sens plus Nyme et plus pseudo, EN PHASES ; ALORS QUOI, quel doit être mon nom ?” et (souligné en marge) : «prends une décision » !

Lorsque je sonnai chez lui, à Saint-Avold, en 1969, je le reconnus trait pour trait (lui ou un autre de ses doubles) tel que Breughel l’avait peint en 1568, en bas à droite dans *La danse des paysans* . J’avais vingt ans et venais lui

---

<sup>1</sup>Ludwig Wittgenstein, *tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, 1961.

<sup>2</sup>M.V., *Toi*, Christian Bourgois, 1975

<sup>3</sup> cité par Robert Sabatier, *La poésie du XX<sup>e</sup> siècle*, Albin Michel, 1988, p. 459

parler d'”hylemorphism” (que cela reste entre nous) ; il avait trente ans et publié sept livres, trois autres devaient paraître l'année suivante,<sup>4</sup> il était sur quelque faîte. À cette époque il répandait de l'huile “Lesieur” sur des feuilles format raisin et observait la vitesse de propagation de l'huile. Il fut le seul génie que j'eus l'occasion de fréquenter - confirmant du moins l'idée infernale du “génie” que l'on peut subir à vingt ans, avec des ampoules qui clignotent au-dessus de la tête toutes les cinq minutes, comme chez les personnages de Truman Capote. `

Tandis qu'il préfaçait mon premier recueil de poèmes, en 1971, je traçais ses courbes de génialité - avec l'encéphalogramme plat de sa signature, parfois, comme s'il cessait d'émettre. J'admirais sans comprendre encore qu'il pût. Couper. Ses phrases. Mot à mot. dans *C'était à Mégara* (Mercure de France) ; ou faire imprimer de travers un pavé dans le cours du roman, et par-dessus tout le mot “poire” dans un manuscrit de poèmes entr'ouvert.

Une légende m'échut en partage, et longtemps, par quelque désir de le faire aimer, une sorte de prosélytisme qu'il voulait décourager, je rapportai ses faits d'armes, qui n'étaient tels qu'à mes yeux. Son unique voyage, en province, à Bordeaux : après avoir déposé sa valise à la consigne, il avait cheminé un hectomètre ou deux, puis il était rentré précipitamment. A Saint-Avoid, alors qu'un conflit l'opposait au proviseur du lycée, il s'était accroupi dans la rue, caché sous un burnous rapporté d'Algérie, disposant devant lui une boîte de fromage dans laquelle les passants jetaient quelque monnaie ; il n'avait vu que des pieds pendant cette manifestation - puis il écrivit un texte sur les pieds.

Plus tard, à Nice, il voulut offrir ses toiles au Negresco, le fameux hôtel de la promenade des Anglais ; l'hôtel accueillit l'offre favorablement, demanda des photos des toiles - puis ne répondit plus... Vachey n'envisageait pas moins sérieusement, à Lorient, d'exposer ses caviardages dans un sous-marin ; l'Amirauté ne bronchait pas. Nulle provocation surréaliste, pourtant, ni même aucun souci d'accomplir ce que les artistes appelaient alors des “actions”, mais une part de naïveté vraie animait les exigences en somme légitimes de cet étrange non-dupe. Il y avait chez lui un renoncement préalable à la littérature. Ce qu'il devait réussir était d'un autre ordre ; cherchant le drame (sa correspondance avec l'Amirauté) avec indifférence, il l'atteignait toujours. - La réussite n'a qu'un seul synonyme qui vaille, le jeu de patience.

---

<sup>4</sup> En 1970 : *Amulettes maigres*, illustré par Claude Viallat, chez Pierre Jean Oswald ; *La Snow* et *Coulure/ligne* au Mercure de France.

Écrivain, peintre (on commençait à dire “plasticien”), il se lança à corps perdu dans la chanson de variétés, en admirateur de Dario Moreno et d’Isabelle Aubray... Il se mit à chanter, de sa belle voix de baryton-martin, sur des paroles à lui et des vers de Racine, en s’enregistrant dans son salon accompagné d’une boîte à rythme, puis en s’adjoignant une formation de musiciens du samedi soir ; Michel Butor, à qui je fis écouter une cassette, pensait que ça pouvait très bien marcher, citait en exemple les trois accords de la guitare de Brassens. Être original, c’est aussi un but dans la vie. Ce but, il l’avait atteint avant de commencer. Ça ne pouvait pas marcher.

Il y a deux formes de l’art : celle qui rapte, enlève, séduit ; emporte l’adhésion jusqu’à l’anesthésie de l’esprit critique, s’occupe de tout ; l’autre qui me requiert de faire le travail, me place devant une responsabilité. Michel Vachey pratiquait l’une en rêvant l’autre. De l’espionnage en littérature en serait la passerelle, avec sa maquette noire et or qui, pastichant la collection “série noire” de Gallimard, s’efforçait d’y trouver place un jour, pour de bon. Mais, comme tous ses livres, cette machinerie extrêmement délicate suscitait à nouveau ce qu’il appelait, à propos de La Snow , un « réflexe perplexifiant » - qu’il ne cherchait pas.

Il était venu à la littérature par le Nouveau Roman, et l’”objectivité” de son très beau premier récit, L’état de lieux <sup>5</sup>, se ressentait d’une admiration jamais démentie pour Robbe-Grillet ; longtemps après avoir oublié le Nouveau Roman, il gardait dans la vie des attitudes de personnages de La Jalousie, par exemple, comme Frank dont “le visage, à contre-jour, ne livre pas la moindre expression”. Dans ce refus du lyrisme (sans parler de la tendresse, impensable) qui caractérisait cette époque et la suivante, plus froide et radicale encore, du telquélisme, Michel Vachey développait déjà autre chose, une sensibilité anxieuse à d’infimes variations, d’infimes fluctuations, qui apparaît dès ses premiers articles, en 1964, dans un journal de Montpellier, *Actuelles* <sup>6</sup> :

la « pointe d’inquiétude » qui signale sa poésie<sup>7</sup> en 1968 devint bientôt comme il l’écrit de lui-même, « une véritable pathologie de l’attention » (car c’est bien de lui qu’il s’agit dans la nouvelle inédite, D’abord, publiée en ce volume) ; pathographie d’un homme attachant et parfaitement invivable que La chute d’un cil (titre de son premier recueil, en 1965) pouvait vraiment

---

<sup>5</sup> Mercure de France, 1970.

<sup>6</sup> M.V. dans *Actuelles*, Michaux, mars 1964 ; Ponge, Robbe-grillet, avril 1965.

<sup>7</sup> Jean Rousselot, *Dictionnaire de la poésie française contemporaine*, Larousse, 1968, p.245.

A ce sujet consulter pour mémoire Jean-Louis Houdebine, *Promesse*, n°23-24, pp.40-80.

perturber.

C'est un travers spécifiquement français qui fait que tout chef de file artistique se croit obligé de créer une ligne. Dans les années soixante-dix, l'« écriture » se portait près du corps, serrée dans la gaine, largement échancrée sous la taille. La ligne (très réussie mais réservée à sa clientèle d'élite, dentistes, psychanalystes, Milanais) ne devait pas dépasser une saison, n'étant naturellement pas conçue pour durer. Les collections de printemps (notamment le “mouvement de juin 71”, bien dégagé autour des oreilles) présentaient leurs défilés - au pas de l'oie, contre les Appareils Idéologiques d'État, cet État qui monopolisait l'idéologie comme il monopolise le sel et le tabac.

Adulé, imité, le créateur et sa cour, avec ces aiguilles que les grands couturiers parisiens portent en bracelet au poignet, piquait ses rivaux avec esprit et perfidie - banalement, en somme. Bien que l'on reconnût aisément les provinciaux dans ces habits neufs, Mike Vaughamy et moi prîmes quelques bains de siège rue Jacob, et fîmes nos génuflexions devant Maurice Roche, grand mamamouchi de l'Inhibition. Nous fûmes dans la ligne, dont cent marquis en cothurnes surveillaient les écarts, sanctionnant de moindre publication les fautes de goût et de grammaire - les *sollercismes*. Une saison, du moins... Mike, de constitution moins robuste, qui avait l'admiration facile mais limitée, se trouva rapidement dans la ligne - de mire. Il était trop furtif, comme on dit des avions de chasse. Il fallait tout lui expliquer. Il achetait tous les livres, les soulignait de toutes les couleurs, mais ne dépassait jamais la page dix.

Pourquoi *Neben*, ce nom qu'il donnait à son autoédition ? Il se tenait à côté, neben. Géographiquement d'abord - en province, même pas à l'étranger ! hors du grand bain. Mais pas à côté au sens de l'en-marge, qui ne se décrète pas sans complaisance et qui présuppose la toute proximité de quelque page écrite, officielle, que l'on menace en somme par une injuste mise à l'écart. Mais à côté : de ses pompes. *Neben* comme *Nebel*, dans *nacht und Nebel*. À côté, c'est au loin, d'abord géographiquement, de tout centre et proche d'autre chose — l'océan, la nuit, la folie, la mort, ces choses sans contour ni centre : dans la langue.

Et s'il obligeait les mots - écrivait Mandiargues<sup>8</sup> - « à côtoyer le bord ennuyeux des significations » (je souligne), il allait aussi s'en éloigner sans retour : dans « la vraie fin » qu'il m'envoya de *C'était à Mégara*, les dernières pages s'imprimaient à l'envers, retournant à l'intérieur du livre... Parue après

---

<sup>8</sup> André Pieyre de Mandiargues, préface à *Scène d'ob*, Bibliothèque Phantomas, 1969.

C'était à Mégara , La Snowden aggravait les dispositifs délibérés de déception, pages d'ellipses, passages à vide, dilapidation du sens. Comme si le livre se refusait même à l'éditeur. - Sans doute ne se trouverait-il pas un éditeur aujourd'hui pour publier Cou lure/ligne (dernière parution de Vachey au Mercure de France, en 1970), ce livre dont personne ne parla jamais (il m'en fit l'observation sans état d'âme). Michel s'autoéditait désormais, "chez Neben", et confectionnait sa langue en un jeu de cartes, La langue slave (slave comme le serbo-croate qu'il entendait parler chez moi, une langue, enfin ! à ne pas comprendre, même visuellement).

Il écrivait au cutter. Caviardages, cancellations, livres et textes découpés, enfermés dans des bocaux, contemporains des mécrits de Denis Roche, ces travaux de *Textruction* littéralement (pour reprendre ce nom de groupe qu'il se flattait d'avoir trouvé, en 1972), rencontraient encore quelques fidèles et libres compagnons de Nebenschaft<sup>9</sup>, les peintres Badin, Macchéroni, tandis que proliféraient les boules de Parant et le "brutalisme" de l'architecte Claude Parent ; il s'éloignait cependant à toute vitesse et n'entendait pas un message explicite que je lui adressais dans la revue *Phantomas* à propos de ses livres, évoquant un « suicide à 70 % ». Neben, petit palindrome dont il fit sa carnèle, se lit dans les deux sens ; cerné, Michel Vachey se tenait à côté, comme pour déjouer un piège.

Défenseur d'aucune valeur, ne cherchant ni le pouvoir ni la sagesse, il n'était alors ni heureux ni malheureux, ces mots n'avaient simplement aucun sens pour lui. Il se trouvait dans le monde comme dans une installation de Kienholz — dans une impasse. Et lui-même tableau vivant, saisi dans les phares convergents de plusieurs automitrailleuses.

À cette époque de repli progressif-effervescent, ne publiant guère que des caviardages (dans la revue *Minuit* notamment), sans cesser pourtant d'écrire (et sans doute son chef d'œuvre, *Un après-midi à rien*) Michel Vachey poursuivait son œuvre majeure, celle qui lui échappe : l'épistolaire. Nous sommes peu nombreux à savoir qu'il fut l'un des plus grands épistoliers de notre temps - et peut-être le dernier. Plus importante encore que son œuvre publiée, en quantité et en qualité, totalement inédite et pratiquement impossible à éditer, inconnue et sans doute inconnaissable, parfaite en un mot, cette œuvre à compte d'auteur, en gestation permanente, à l'état jaillissant, situationniste, revue et corrigée du jour au lendemain, libérée de toutes les contraintes de la littérature — atteignait immédiatement son public

---

<sup>9</sup> Un petit livre d'Irène Schwartz, notamment, caviardage du journal *le Monde* .

véritable, imaginaire autant que réel ; trouvait enfin à qui parler, le Receveur de la Poste de Lorient, Pierre Pachet ou Georges Pompidou. Ses correspondants forment encore une sorte de confrérie, qui n'est pas secrète, mais insoupçonnée d'eux-mêmes, et se renforce dans un élément irrévélable qui lui appartient en propre : là se disperse non pas le "best-seller" désespéré qu'il n'aurait jamais écrit, mais le grand livre "lisible" qu'il n'a pas publié.

Il ne procédait pas par évolutions mais par ruptures, fulgurance girodoxales. Rapide, que dis-je instantané, il expédiait souvent plusieurs lettres dans la même journée au même destinataire, apportant des corrections dirimantes (« cette version annule les précédentes » - avec lui le dernier qui parlait avait raison), suivies généralement d'autres lettres en "express" ou, à Paris, d'un pneumatique (ces lettres-bombes, mais encore trop lent fax, dont il ne subsiste plus que l'évocation dans *Le denier métro* de Truffaut...). En ce sens Vachey n'eut qu'un seul prédécesseur, dans l'activité épistolaire et l'impatience, le harcèlement textuel :

Voltaire, qui accablait ses interprètes d'incessantes corrections, allait les glisser sous leur porte - ou fit porter à Mlle Desmares ses billets dissimulés dans un pâté de perdrix<sup>10</sup>... Ainsi la correspondance quotidienne de Michel rejoignait-elle à Montmartre, avec tant de manuscrits et documents en tous genre, ce qu'il appelait mon (ou son) « bunker ». D'innombrables allusions hypercodées (« Bobby»), avec tampons réciproques spéciaux, en rendraient l'édition aussi complexe, pour l'appareil de notes, que la correspondance de Mallarmé, quoique beaucoup plus intéressante.

Ces lettres (dix mille environ ? tous destinataires confondus ) parlent beaucoup, mais à un interlocuteur absent ; elles ne s'adressent, au fond, à personne — pas vraiment à quelqu'un : ainsi de la littérature. Nul doute que Michel Vachey se tient là, disséminé, inaccessible, multiple dans sa solitude. Je peux seulement imaginer ce livre qui nous manque, avec ses humeurs (neurasthénie, agressivité, euphorie), avec ses aphorismes, cousins de ceux de Jacques Rigaut ou de Georges Perros, la permanente anxiété de l'écrivain, son obsession du vide. Et ce regard à la dérobée :

subjecteur de conscience — comme on dit "objecteur" — Vachey ne regardait pas son interlocuteur, il le guettait ; il jouait au plus fin donc il gagnait toujours. Jamais un poncif — c'est de leur retournement qu'il vivait. Mais partout la stupeur nerveuse de l'acupuncture. Impulsif, imprévisible, sans aucune résistance à l'affolement, d'une intelligence inqualifiable, il reste

---

<sup>10</sup> Gaston Maugras, *La vie intime de Voltaire aux Délices de Ferney*, Hémardinquer éditeur, 1857, T.2, p.276, note 2.

présent en toutes lettres.

Dans ces années quatre-vingt dix, quand l'usage impose "non-voyant" pour aveugle, ou "mise en examen" pour inculpation, quand seul Aimé Césaire pourrait encore parler de nègre, on se doit de dire que Michel Vachey sombra dans la paranoïa, s'enfonça dans la folie, au sens classique, la folie qui, explique Foucault, "ne désigne pas tellement un changement déterminé dans l'esprit ou dans le corps, mais l'existence sous la bizarrerie de la conduite et des propos, d'un discours délirant"<sup>11</sup>. Il nous faudrait entendre le récit clinique et bouleversant de sa dernière année, connaître les trésors d'abnégation déployés par sa femme pour mesurer enfin à quel point l'on n'avait pas compris Michel Vachey, et donc pas su l'aider ni même le lire. Je l'aime mieux encore dans sa vérité crue, et il n'est pas douteux que l'on pourrait reprendre tout par la fin, qui éclaire obscurément de moindres détails comme autant de symptômes :

à rebours de la tragédie, je perçois différemment l'autodafé public de ses livres à Lorient, un samedi après-midi place Alsace-Lorraine<sup>12</sup>; Le prince d'Aquitaine à la Jeep morte, cette pièce dialoguée pour France-Culture, dans laquelle le proviseur l'obligeait à escalader les lettres énormes de son nom ; l'écriture même, comme autant de luttes engagées contre des machineries ; l'aveu implicite (et admirable) en était caché dans ce roman, La machinerie B-Dufays , que je lui conseillai, à sa demande, de retravailler, et qu'il retira du Mercure de France où il était sous presse. Il devait se brouiller avec tout le monde, le monde comme machination, faire disparaître non pas ses ennemis, trop facile, mais ses éditeurs, puis ses proches, de plus en plus proches jusqu'à lui-même. La langue slave fut sa langue au fond, indéchiffrable, incompréhensible à lui-même - comme le cyrillique pour Méthode.

Il y eut aussi des balades dans le Morbihan gris, des fous rires égarés dans les couloirs du métro, et puis le mur de l'Atlantique, un bunker penché sur l'océan que nous avons renversé, pour la photo, juste un instant avant de ne plus jamais se voir. Vint "la nuit où toutes les vaches-qui-rient-sont-noires" (Toil, p.266). Après sept années de séparation, il y avait une carte postale amicale de son vieux « Bobby », un matin de mars 1987, dans sa boîte. Il était au cinquième étage, et s'en balançait.

---

<sup>11</sup> Michel Foucault, *Histoire de la folie*, Gallimard, 1972, p.255.

<sup>12</sup> *Ouest France et le Télégramme*, lundi 20 mai 1974 : "UN JEUNE AUTEUR A FAIT AUTODAFÉ DE SES OEUVRES".